

tique, je me réjouirais de cette défaite, mais vous verrez, qu'au contraire, tous les journaux vont nous tenir encore pour six mois au moins au courant des faits et gestes de ce citoyen qui a acquis une fortune aux dépens de la bêtise humaine.

* *

—Allez n'importe où, vous êtes sûr de rencontrer un Canadien," est un dicton bien connu, mais j'ignorais jusqu'à présent que la chose fut aussi vraie qu'on le dit.

C'est Flavien B... qui m'a éclairé à ce sujet.

Il raconte que le docteur D..., de Québec, voyageant il y a quelques années en Afrique, arriva un soir aux premières plaines de sable du Sahara. Le camp étant installé, le Dr aperçut à peu de distance un campement d'Arabes, et ne put résister au désir d'aller voir ces enfants du désert.

Accompagné d'un de ses amis, canadien comme lui, il se dirigea du côté des tentes qu'il apercevait. En disant à son compagnon :

—Enfin, nous allons pouvoir examiner à notre aise un véritable Arabe, nature, n'ayant jamais eu de contact avec la civilisation, et justement en voici un qui s'est éloigné des autres, probablement pour faire sa prière, car il chante.

L'individu en question était assis et psalmodiait en effet une complainte dont on ne pouvait encore distinguer exactement ni l'air ni les paroles. Il portait naturellement le turban et le burnous traditionnels.

En approchant, les mots de la chanson devinrent plus clairs, et jugez de la stupéfaction des deux voyageurs en entendant l'Arabe chanter :

Un Canadien errant,
Banni de ses foyers....

—Comment ! fit le docteur en arrivant au chanteur, vous chantez un air de mon pays, vous parlez donc français ?

—Oui, répondit froidement le pseudo Arabe, et je vous connais bien, vous êtes le docteur D..., de Québec.

—Mais comment se fait-il que vous soyez ici, habillé en arabe et voyageant dans le désert ?

—Pour ça, voilà l'affaire : Je suis de Beauport, je me nomme Narcisse B... Il y a trois ans, le goût des voyages m'a pris, je suis allé en Angleterre, en France, en Espagne, et c'est en me rendant au Cap que le navire sur lequel je me trouvais fit naufrage. Je fus pris par ces gars là qui, voyant que je pouvais leur être utile, m'ont emmené après m'avoir habillé comme eux. Il y a deux ans que je les suis, je parle un peu leur langue, je leur sers d'interprète et ils ne veulent plus me lâcher. Ma vieille doit me croire mort.

—Voudriez-vous retourner en Canada ?

—J'hairais pas ça.

Après quelques démarches, le Dr D... obtint la liberté de son compatriote qui vint revoir sa vieille. Je parie que les troupes françaises vont trouver des Canadiens à Madagascar et au Tonquin.

RAOUL DE SORÉL.

LA REINE EMMA DES PAYS-BAS ET LA PRINCESSE WILHELMINE

(Voir gravure)

La mort récente du prince d'Orange a causé une vive sensation en Europe, au point de vue de la question de la succession au trône de Hollande. Le roi n'ayant plus désormais d'héritier mâle, la couronne devra revenir, après sa mort, à la jeune princesse Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie, issue de son second mariage, et qui, étant née le 31 août 1880, ne compte pas encore quatre ans. Dans le cas où le roi viendrait à mourir avant la majorité de sa fille, la constitution hollandaise exigerait la nomination d'un régent du royaume, et il est à prévoir que cette fonction serait dévolue à la reine même.

C'est en 1879 que la princesse Emma de Waldeck-Pyremont, sœur de la duchesse d'Albany, a épousé le roi Guillaume de Hollande ; elle n'est âgée que de vingt-cinq ans.

Si la princesse Wilhelmine n'atteignait pas l'âge de sa majorité, c'est-à-dire dix-huit ans, la couronne reviendrait à la sœur du roi, la princesse Sophie, aujourd'hui mariée au grand-duc de Saxe-Weimar Elsenach, et passerait ainsi en des mains à demi-gormaines.

Il est assez curieux de remarquer qu'à défaut de la princesse Sophie, c'est encore une femme, la princesse Marie de Wied, cousine du roi, qui aurait droit à la couronne.

Enfin, si comme tout le fait prévoir, le roi Guillaume ne laisse pas de fils, le grand-duché de Luxembourg serait détaché des Pays-Bas, car les femmes ne peuvent y régner. Il appartiendrait alors au chef de la branche aînée de la maison d'Orange, au duc Adolphe de Nassau qui, bien que déposé par la Prusse en 1866, n'en est pas moins aujourd'hui dans les meilleurs termes avec l'empereur d'Allemagne.

MANIÈRES ET COUTUMES EN CHINE

Les manières des Chinois semblent en bien des points l'opposé des nôtres. Nous ôtons notre chapeau quand nous rendons une visite ; le Chinois garde le sien sur sa tête. Quand nous rencontrons un ami, nous lui tendons cordialement la main ouverte ; le Chinois ferme ses deux mains et serre ses deux poings l'un contre l'autre. Pour dîner, nous commençons par le potage et le poisson, et nous terminons par les fruits et les liqueurs ; le Chinois commence par les fruits, les liqueurs, les biscuits et finit par le poisson et le potage. En Amérique, le blanc est la couleur symbolique de la toilette d'une jeune fille qui se marie et pour ses demoiselles d'honneur ; en Chine le blanc est interdit à une mariée, et ses demoiselles d'honneur sont de sévères matrones vêtues de noir. En Amérique les jeunes mariées vont passer la lune de miel loin du monde ; la femme chinoise ne sort pas de la maison de son mari pendant le premier mois de son mariage. Chez nous le deuil est noir ; en Chine il est de couleur claire, le blanc seul excepté. En Amérique l'enfant enlève son cerf-volant, le père est assis et le regarde ; en Chine le cerf-volant est le jeu des grandes personnes, et l'enfant, assis par terre, regarde gravement. Dans les livres nous avons la première page où les Chinois ont la dernière, et réciproquement. Ils mettent la pagination en bas des pages, les notes au-dessus du texte. Nous lisons de gauche à droite et en descendant ; les Chinois lisent de haut en bas et de droite à gauche.

Chez nous, une mère qui embrasse son enfant le porte à ses lèvres comme un fruit et le mange de baisers ; une mère chinoise le porte à son nez et le respire comme une fleur. Par le plus beau clair de lune le Chinois porte sa lanterne allumée. Le cavalier chinois monte son cheval à droite. L'écolier chinois qui récite sa leçon tourne le dos à son maître. Nous n'appelons guère notre médecin que lorsque nous sommes malades ; le Chinois le regarde plutôt comme le gardien de sa santé ; il le paye quand il est bien portant ; tombe-t-il malade, il a droit de reprise sur les honoraires avancés ; s'il meurt, les héritiers peuvent réclamer la somme entière ou peu s'en faut.

" Dans ce pays, écrivait un correspondant d'un journal anglais, les roses n'ont point de parfum, les femmes pas de jupons, l'ouvrier pas de dimanche et le magistrat pas d'idée d'honneur ; les routes sont sans voitures et les vaisseaux sans quille ; le signe de l'embarras est de se gratter les antipodes de la tête, la place d'honneur est à gauche, et le signe de l'intelligence dans l'estomac ; ôter son chapeau est un geste insolent."

Les Chinois sont très vindicatifs. " Lorsqu'ils ont perdu un procès, dit M. Pauthier, un de leurs principaux moyens de vengeance consiste à se pendre à la porte de leur adversaire, dans son jardin ou dans son champ, pour attirer sur lui l'animadversion de ses concitoyens et la malédiction de l'esprit céleste. Celui qui a été la cause d'un pareil suicide est, pendant de longues années, l'objet d'une espèce de réprobation publique, et on le regarde comme poursuivi par la vengeance du ciel."

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Dans l'état de santé, les boissons froides doivent être recherchées pendant l'été. Boire froid, mais non glacé, est incontestablement utile, c'est un moyen de tonifier l'estomac, de diminuer les sueurs et de relever l'appétit.

Au contraire, l'usage des boissons glacées est préjudiciable à la santé.

OCTAVE SULLY.

A TRAVERS LA PERSE

(Voir gravure)

La marche des Russes en Asie, qui n'est pas sans donner à la Perse de légitimes inquiétudes, nous a engagés à donner les quelques vues de ce pays que nous publions aujourd'hui, et au sujet desquelles voici des explications sommaires :

Schiraz ou Chiraz, chef-lieu de la province de Farsistan, est à 333 kilomètres au sud d'Ispahan. Cette ville, située au milieu d'une belle et riche plaine, est la troisième de la Perse. Dans son enceinte, qui embrasse une assez grande étendue de territoire cultivé, elle renferme trente mosquées, de nombreux collèges, de vastes bazars, et, comme toutes les villes importantes de l'Orient, de splendides établissements de bains. On y voit le tombeau d'Hafiz, le plus grand poète de la Perse.

Téhéran, capitale du royaume, s'élève dans une plaine sablonneuse, au pied du mont Elbourz. Sa forme est celle d'un rectangle ; elle est entourée de fossés et d'épaisses murailles flanquées de tours. On y entre par quatre portes. A l'intérieur de la ville, on trouve des rues irrégulières et étroites, des maisons basses, un grand nombre de magnifiques jardins, des bazars, le palais du schah et d'autres édifices qui donnent un aspect imposant et moderne.

La ville d'Ispahan, ancienne capitale de la Perse, est aujourd'hui en partie déserte, et les murs en terre qui formaient l'enceinte s'écroulent en bien des endroits ; mais elle est encore très curieuse à visiter. La plupart des voies publiques conduisent au centre de la ville et débouchent sur la place royale ou Méidan-i-Schah, dont nous donnons la vue. C'est le plus beau quartier d'Ispahan. Cette place, a écrit M. Flandin, l'une des plus spacieuses du monde, a pour plan un vaste rectangle, dont le périmètre est donné par la ligne continue d'un canal d'eau vive. En temps ordinaire, la plus grande partie de Méidan-i-Schah est occupée par des marchands forains, des derviches qui prêchent, des médecins, etc. C'est sur cette même place que s'élève la grande mosquée d'Ispahan.

NOS PRIMES

\$200.00 chaque mois—Liste des gagnants du dernier tirage

Montréal.—E. D. Gauthier, 10, rue St-Emery ; Moïse Dupont, 274, rue Wolfe ; Joseph Charbonneau, 164, rue des Allemands ; Théodore Trudeau, 382, rue Ontario ; Mme N. Brooks, 383, rue Montcalm ; Wilfrid Séguin, 304, rue Montcalm ; A. Savard, ét. ph., coin des rues Ste-Catherine et St-Denis ; Mlle D. Audet, 225, avenue Laval ; Mlle Rosina-Anna Guilbault, 420, rue Panet ; J.-N. Picard, 210, rue Sanguinet ; Damien Beaupré, 217, rue Craig ; Mlle Philomène Jolicœur, 287, rue Panet (deux primes) ; Mme Sophie Lamarche, coin des rues Lagauchetière et Montcalm ; Arthur Lefebvre, 2241, rue Notre-Dame ; Mme Lesigne, 428, rue Mignonne ; Mme Louise Madeau, 32, rue St-Urbain ; O.-D. Benoit, 357, rue Panet ; Mlle Malvina Melheur, 59, rue Champlain ; Chs. Swatch, 232, rue Aqueduc ; N. Perraault, 25, marché Bonsecours ; Mme Joseph St. Cernie, 87, rue Beaudry ; Arthur Berthiaume, rue Sanguinet ; Alphonse Jacques, 253, rue Amherst ; Pierre Leclerc, 192, rue Aqueduc ; C. J. Rondeau, 26, rue Boyer.

Holyoke, E.-U.—E.-A. Dorval, 49, rue Dwight.

Wabouché, Ontario. Lucien Bisson.

Hochelaga.—Théodule Pigeon, 267, rue Frontenac.

Québec.—Adjutor Marquis, commis chez M. Allaire, St-Roch ; E. Tremblay, 26, rue Béclair ; A. Bédard, 238, rue St-Jean ; Mlle Laura Doré, village Mont-Paisant.

Ottawa.—J.-P. Cousineau, 103, rue Clarence.

Ste-Cunégonde.—Adolphe Paquette, 96, rue Quesnel.

St-Jean P.Q.—Ed. Arpin.

N. B.—Les personnes qui n'ont pas encore réclamé leur prime sont priées de le faire immédiatement.

L'année 1884 dans laquelle nous sommes est bissextile. On sait que le calendrier grégorien établit bissextile toute année dont le millésime peut exactement se diviser par quatre. L'année 1900 est dans ce cas, comme l'ont été 1700 et 1800, l'année 1600 fut bissextile ; les années 2000, 2400, 2800 le seront.

Cette suppression d'un jour par quatre siècles a pour objet de rétablir un accord aussi parfait que possible entre le calendrier et les phénomènes célestes. Néanmoins, cet accord ne peut être complet. Dans quatre mille ans, il faudra faire un mois de février de 30 jours. Actuellement, notre calendrier est d'environ dix-huit heures en retard sur le soleil. L'année 2000 rétablira à peu près l'accord.